

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXIX

Dès le premier regard, il fut péniblement frappé de la pâleur d'Hector, dont le visage défait et les yeux rouges et encore humides exprimaient une immense tristesse.

—Mon Dieu, mon cher enfant, qu'avez-vous donc ? s'écria-t-il, et quel malheur vous frappe ? Quelle mauvaise nouvelle venez-vous m'apprendre ?...

—Dites, mon ami... répondit Hector en tendant à M. d'Hérouville la lettre du vieux valet de chambre.

Le marquis dévora cette lettre.

—Ah ! mon cher enfant, fit-il ensuite, personne mieux que moi ne comprend et ne partage votre douleur !... J'avais pour votre excellent oncle autant d'affection que de respect !... Je ne puis que vous répéter, comme le digne serviteur qui vous écrit : Partez bien vite, et fasse le ciel que vous n'arriviez pas trop tard !...

—Et Mathilde ?... balbutia le comte, Mathilde qu'il me faut quitter presque à la veille du jour où j'espérais la posséder pour jamais... Ne la verrai-je pas avant de m'éloigner d'elle ?...

—Vous la verrez, mon enfant, dit Tancredi, et vous puiserez dans l'assurance de sa ferme et naïve tendresse le courage et la force dont vous avez besoin. Allez tout disposer pour le départ, envoyez chercher des chevaux et descendez de votre chaise de poste devant l'hôtel. Mathilde sera prévenue et prête à vous recevoir.

Deux heures après ce court entretien, Hector appuyait ses lèvres tremblantes sur le front rougissant de sa fiancée, et remontait ensuite dans la voiture qui l'emportait vers les domaines du vicomte de Reilly. La semaine suivante, Tancredi recevait du jeune homme une lettre touchante. Le paralytique, en voyant arriver auprès du lit de douleur où il s'éteignait, son neveu bien-aimé, avait ressenti une joie si vive que son corps moribond s'était vu en quelque sorte galvanisé... Il avait trouvé la force de soulever son bras roidi et d'appuyer sa main défaillante sur le front d'Hector, pour une bénédiction suprême.

Ensuite il était retombé comme une masse inerte, sans mouvement et sans connaissance. M. de Rieux, atterré, avait cru d'abord que le vieillard venait d'exaler son dernier souffle. Il se trompait. Le médecin présent à cette crise s'était empressé de déclarer que le vicomte de Reilly vivait encore et que, selon toute apparence, sa lente agonie se prolongerait pendant quelques jours, peut-être même pendant quelques semaines. L'union d'Hector et de Mathilde se trouvait donc, par la force des choses, indéfiniment reculée. Tandis que ces obstacles inattendus venaient entraver un mariage désiré si vivement, et si convenable sous tous les rapports, le marquis d'Hérouville se rendait chaque après-midi à l'hôtel du vieux duc de la Roche-Lambert, frappé, comme M. de Reilly, d'une attaque de paralysie, à la suite du dénouement funeste de ce bal auquel nous avons fait assister nos lecteurs. Au grand étonnement des plus illustres docteurs de la Faculté de Paris, le danger immense signalé par eux dans l'origine, disparaissait de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure. Le duc reprenait ses forces ; la vigueur de sa constitution triomphait des atteintes d'un mal presque toujours indomptable, et qui s'acharne sur sa proie comme les serpents de Ténédos enlaçant Laocoon et ses fils. Le marquis d'Hérouville se faisait inscrire, demandait des nouvelles du vieux gen-

tilhomme, et témoignait sa joie en présence de résultats si heureux et si inespérés. Enfin un jour, le valet de chambre de M. de la Roche-Lambert avertit Tancredi que la consigne des médecins serait levée pour lui le lendemain, et que le duc se trouverait heureux de le recevoir pour le remercier d'une sollicitude et d'un intérêt exprimés avec tant de persévérance et de chaleur. Le lendemain, en effet, le marquis d'Hérouville fut admis dans la chambre à coucher de M. de la Roche-Lambert. La première partie de l'entretien des deux gentilshommes serait sans aucun intérêt pour nos lecteurs, mais la seconde devant amener l'une des plus poignantes catastrophes de ce récit, nous ne pouvons le passer sous silence.

—Mon cher marquis, demanda le duc après avoir rappelé l'incendie dont les suites pouvaient être si funestes, est-il à votre connaissance que madame la marquise d'Hérouville ait perdu quelque bijou précieux au milieu de l'effroyable désordre causé par cette catastrophe ?...

—Je n'ai rien entendu dire de semblable, répondit Tancredi.

—Ah ! fit le vieillard d'un air étonné. J'aurais cependant cru le contraire.

—Me permettez-vous, monsieur le duc, de vous demander pourquoi ?...

—Sans aucun doute, et je vais m'empresser de vous satisfaire. Quatre ou cinq jours après la nuit terrible qui pouvait mettre en deuil Paris et la France entière, d'habiles ouvriers, sous la direction et sous la surveillance de mes gens, ont enlevé les débris informes provenant de la galerie incendiée. Au milieu des cendres de cette ruine, on a trouvé un certain nombre de diamants, de perles, de rubis, et même de bijoux restés entiers, malgré la violente et dévorante action des flammes. Ces pierreries et ces bijoux m'ont été fidèlement remis. Je les examinai hier avec soin, et j'avais cru reconnaître, gravées sur l'or d'un bracelet garni de gros diamants, les armes de votre maison. Les d'Hérouville, si j'ai bonne mémoire, portent de gueules, aux trois merlettes de sable...

—Vous ne vous trompez pas, monsieur le duc.

—L'or du bracelet dont je vous parle est noirci, reprit le vieillard. Les creux et les reliefs de la gravure se sont quelque peu effacés dans le brasier, mais cependant l'écusson, surmonté de la couronne de marquis, reste parfaitement visible.

—Vous m'étonnez plus que je ne saurais le dire, monsieur le duc, s'écria Tancredi.

—Vous plairait-il d'examiner vous-même ce bijou ?...

—J'allais vous le demander.

M. de la Roche-Lambert frappa sur un timbre et dit au valet de chambre qui se présenta :

—Apportez moi le coffret renfermant les pierreries et les matières précieuses trouvées dans les débris de la galerie.

Le valet posa sur les genoux du vieillard un petit coffret d'acier, d'un curieux travail, et dont l'origine remontait évidemment au quatorzième siècle. Le duc l'ouvrit ; il y prit un bracelet complètement oxydé par les flammes, et il le présenta à M. d'Hérouville en lui disant :

—Voyez et jugez.

Tancredi tressaillit. Il n'avait besoin ni d'un examen approfondi, ni même d'un second regard, pour reconnaître un de ses joyaux de famille, d'autant plus facilement reconnaissable que le juif Samuel Love s'était servi des montures anti-ques pour enchasser les diamants faux fournis par lui à la marquise d'Hérouville. Ces montures ne représentaient en réalité que la valeur intrinsèque de l'or, et cette valeur était peu de chose.

—Eh ! bien ? demanda M. de la Roche-Lambert à qui l'étonnement et l'émotion de Tancredi n'échappèrent point.

—Eh bien, monsieur le duc, ces armes sont en effet les miennes, et ce bracelet appartient véritablement à madame d'Hérouville, à qui je l'ai donné ainsi que tous les autres bijoux de famille.

—Et madame la marquise ne vous a point parlé de cette perte ? continua le vieillard.

—Elle ne m'en a pas dit un seul mot.

—C'est bizarre... car enfin, comment admettre que la disparition d'un joyau de cette importance ait passé inaperçue aux yeux de madame la marquise ?...

—C'est tout à fait inadmissible, et ma femme ; j'en suis convaincu, sait à merveille que ce bracelet manque à ses écriens...

—Mais alors pourquoi ce silence ?

Tancredi réfléchit pendant un instant.

—Je crois avoir trouvé le mot de l'énigme... dit-il ensuite en souriant.

—Et ce mot ?

—Le voici : la marquise connaît mon culte pour ces bijoux, bien moins à cause de leur valeur intrinsèque, dont je me soucie médiocrement, que parce que je les regarde en quelque sorte comme des reliques. Ils viennent en effet de ma mère, à qui mon aïeule, ma bisaïeule, ma trisaïeule, les avaient transmis. Ces cailloux brillants sont pour moi de vivants souvenirs du passé. La marquise le sait, je le lui ai dit plus d'une fois. Elle n'a pas voulu m'affliger en me révélant une perte qu'elle devait croire irréparable... Tenez pour certain, monsieur le duc, que son silence n'a pas d'autre motif...

—Vous devez être dans le vrai... répliqua le vieillard, et cette admirable discrétion à votre égard fait le plus grand éloge du cœur de madame d'Hérouville.

—Ah ! s'écria Tancredi avec feu, le cœur de ma femme est un trésor !... il réunit en lui seul toutes les adorables délicatesses !... il est une source inépuisable de tous les sentiments purs et divins !... Madame d'Hérouville est un ange, et bien souvent, je vous le jure, je me persuade qu'elle a de blanches ailes aux épaules, et qu'elle les cache par modestie...

—Reprenez donc ce qui lui appartient, dit le vieillard, et puisque sur cette terre les anges portent des diamants, rendez ceux que voici à l'ange que vous possédez.

Tancredi prit le bracelet et répondit avec effusion :

—Mille fois merci, monsieur le duc ; la marquise d'Hérouville sera bien heureuse non d'avoir retrouvé ce bracelet, mais de penser qu'un vif chagrin m'est évité par vous !...

XXX

En quittant le duc de la Roche-Lambert, Tancredi donna l'ordre à son cocher de le conduire chez le joaillier Boëhmer auquel le procès du collier de Marie Antoinette devait donner, quelques années plus tard, une si grande célébrité. Boëhmer était le fournisseur en titre du marquis d'Hérouville et de la duchesse de Randan. Tancredi avait l'intention de faire remettre à neuf et de remplacer au besoin la monture du bracelet, complètement oxydé, nous le savons, et gravement détériorée par son séjour dans une véritable fournaise... Il se promettait de déposer ensuite d'une façon mystérieuse le précieux bijou sur la toilette de Pauline et de jouir de la surprise et de la joie de la jeune femme au moment où ce joyau, qu'elle croyait à tout jamais perdu, frapperait ses regards à l'improviste... Le marquis ne trouva point son joaillier. Boëhmer, appelé à Versailles par la dauphine, était absent depuis le matin et ne devait revenir que deux jours après. Tancredi expliqua le but de sa visite au premier commis et lui laissa le bracelet en lui recommandant de veiller à ce que la plus grande diligence fût apportée à ce travail de restauration.

—Nous ferons de notre mieux pour satisfaire monsieur le marquis... répondit l'employé ; mais, si grand que soit le zèle de nos ouvriers, il faudra néanmoins un peu de temps.

—Combien ?

—Une quinzaine de jours...

—Soit ; mais pas davantage, je l'espère...

—Monsieur le marquis peut compter sur notre exactitude... Aussitôt la besogne achevée, j'aurai l'honneur de porter moi-même le bracelet à l'hôtel de monsieur le marquis...

Tancredi réfléchit pendant un instant, puis il répliqua :

—Je vous prie de n'en rien faire... Gardez ce joyau... Je viendrai le prendre ici dans quinze jours.

—C'est chose convenue, et nous nous conformerons d'une manière absolue aux intentions de monsieur le marquis.

M. d'Hérouville quitta l'établissement de Boëhmer et regagna la rue Saint-Dominique... Tandis